

Jean-Marie Gobry-Valle

CHAIR EST LA NUIT



Monologue

Quand Pierre Abélard,
illustre maître des Écoles de Parie,
fut châtré par les sbires du chanoine Fulbert,
tuteur de la jeune Héloïse,
passée la souffrance physique et l'humiliation,
il dit avoir éprouvé un profond soulagement.

CHAIR EST LA NUIT

Bertrand, la soixantaine.

En gilet sans élégance. Il a un verre de vin à la main. Durant son monologue, il boira plusieurs verres

Une pièce d'un presbytère avec fenêtre donnant sur l'extérieur.

Table, chaise et fauteuil.

BERTRAND

Ils m'ont encore changé de paroisse. Quelle plaie ! Je m'y attendais mais quelle plaie de déménager une fois encore ! Pour être franc, je ne regrette pas Ferneuil, ça non, je ne peux pas regretter tous ces connards. Mais m'attribuer un secteur de dix communes à l'autre bout du département, c'est la pire vacherie qu'ils pouvaient me faire. Ils auraient, au moins, pu tenir compte de mon âge, et de mon état de santé. Mais non. La sanction est tombé, comme ça, sans prendre le temps d'en parler. Un ordre de l'évêque, ça ne se discute pas. À peine débarqué, il faut qu'il fasse du zèle, celui-là. Le précédent était tout de même plus coulant. Il fermait les yeux sur nos petits vices. Qui n'en a pas ? On n'est que des hommes, nom d'un

chien. Mais celui-là, avec son sourire mielleux. Un peu comme le Dalaï Lama. Mais sans la compassion universelle. Ce serait plutôt le rapace qui cherche à endormir sa proie. (*Il l'imité*) « N'oubliez jamais que vous êtes la lumière de notre Seigneur Jésus-Christ en ce monde de ténèbres ».

Qu'est-ce qu'il connaît de notre quotidien dans nos paroisses ? Il sait ce que c'est que la solitude ? Et les coups bas ? Et les envies de tout balancer ? C'est bardé de diplômes mais pour ce qui est de la psychologie... Il croit peut-être que c'est en me surchargeant de travail qu'il va résoudre mes problèmes affectifs. Et sexuels. Tu peux brandir tes livres de théologie, ils ne t'aideront pas à nous comprendre. Attends de partager la même mouscaille. Tu verras les choses autrement, je te le garantis. Parce que toi aussi tu passeras par là, mon gars, tout évêque que tu sois. Alors, doucement sur la pédale.

Je sais bien qui est derrière tout ça : Monsieur le Vicaire général, naturellement. Un sacré tordu, celui-là. Déjà au Séminaire on se méfiait de lui. Son unique objectif : se fait bien voir par tous les profs. Et même le Supérieur qui le citait en exemple. Ah, ce n'est pas à lui qu'on attribue des paroisses difficiles. Un bureau bien au chaud. À soigner ses hémorroïdes. Ou ses constipations. En tout cas, ça ne l'empêche pas d'aller voir des putes. Je me suis laissé dire qu'à Paris il en avait une attitrée. Ce ne sont peut-être que des ragots mais ça lui ressemble trop. Et puis, ce ne serait pas le premier. Il lui a dit qu'il était curé ? Pour qu'elle lui fasse un prix (*Il rit*). Il ne s'en

vante certainement pas mais les putes, elles doivent le sentir. Qu'importe, après tout, ce ne sont pas elles qui iraient le crier sur les toits. Je critique mais moi aussi j'ai souvent été tenté. Pour nous, les rapports tarifés, c'est tout de même plus simple. Bien que frustrant. Après tout, chacun se débrouille comme il peut. Qu'il aille voir sa pute autant qu'il veut et qu'il nous laisse tranquille. On devrait se cotiser pour lui payer le train, à ce vieux rat à tête de fouine.

Et que notre évêque aille se prélasser à Rome. Avec les autres prélats. (*Il est pris d'un fou-rire*) Les prélats qui se prélassent. On pourrait écrire une chanson. (*Il chante*) « Les prélats se prélassent, les prélats se prélassent, à Rome. »

On ne le verra pas souvent dans nos paroisses, moi je le dis. Il va rester quelques années et puis, hop ! s'envoler vers d'autres horizons plus gratifiants. Bye bye ! Et au suivant !

Le pire pour eux c'est de gérer les cas de pédophilie. Fini de régler ça en interne. Et les médias qui se délectent de nos problèmes. Je ne voudrais pas me retrouver à dénoncer un confrère. Délation nécessaire mais délation tout de même.

Quand le Préfet de discipline faisait venir des élèves dans sa chambre, tout le monde fermait les yeux. Moi, ça ne m'est jamais arrivé : je devais pas être assez mignon. Personne ne trouvait ça bizarre. C'était comme ça. Peut-être même que certains étaient jaloux de ne jamais être choisis. « Et moi, je n'existe pas ? »

Il a fini par être muté, mais rien n'a jamais transpiré.

Ce qu'on me reproche n'a rien d'aussi sordide. Rien d'illégal. Une simple affaire de conscience. Si quelqu'un s'en scandalise, qu'il se regarde dans une glace.

Il faudrait tous nous les couper. Dès notre sortie du Séminaire. Peut-être même avant : à notre entrée en sixième. Comme ça, ce serait réglé une fois pour toutes. J'imagine dans la cathédrale : l'encens, les grandes orgues et les ciseaux bénis. Et en avant le bataillon de castrés, embarquez sur le navire des asexués. Faudrait pourtant changer le Droit Canon parce que, jusqu'ici, les portes de l'Église sont fermées aux eunuques. Ni femmes, ni eunuques. Un clergé de vrais mâles qu'on condamne à l'abstinence. Si ce n'est pas du sadisme !

Pour ça non, je ne regrette pas Ferneuil. La seule personne qui m'aimait bien c'était Thérèse. Je l'aimais bien aussi. Une petite veuve sympa qui organisait le catéchisme. Toujours souriante et tirée à quatre épingles. Il y avait une sorte de complicité entre nous face aux culs-pincés du genre de la mère Dalmont. C'était un cas, celle-là, une vraie caricature. Avec sa voix suraiguë et ses mimiques de comtesse. Quand elle débarquait, avec Thérèse on évitait de se regarder pour ne pas pouffer de rire. Ce n'était pas la pire. Elle avait un bon fond, derrière ses kilos de peinture. Il suffisait de gratter un peu. Pas médisante pour un sou, à la différence de certains dont je préfère oublier les noms. L'hypocrisie des bien-pensants, j'ai

croisé ça dans toutes mes paroisses. Mais à Ferneuil, la liste concurrençait celle des morts pour la France.

Pour être honnête, j'aurais dû me compter aussi parmi ceux qui disent le contraire de ce qu'ils pensent. Ça me dérangeait souvent. Leur jeter leurs quatre vérités en pleine face. Comme ça, sur le parvis de l'église. Ou mieux encore, pendant mon homélie. Voir pâlir ces bourges endimanchés, raides sur leur banc.

(Comme en prêche) « Race de vipères. Vous n'êtes que de la vermine. Des sépulcres blanchis. » J'aurais dû le faire, avant de quitter mon poste. Comme cadeau d'adieu. Au lieu de ça, je suis parti comme un voleur, sans dire au revoir à personne. Pas même à la Thérèse.

Je devrais penser à autre chose. Ce n'est pas sain de ressasser.

Claire ! Claire ! Claire ! Pourquoi tu n'es pas avec moi ? J'ai besoin de toi. Ta peau, ta voix, ton sourire, je veux tout ça. Mon petit rayon de lumière dans l'obscurité de ma vie.

Pardon, Seigneur, je devrais plutôt me tourner vers toi. Tu es trop loin, je n'y arrive pas. Si c'est encore une épreuve que tu m'envoies, bravo, tu as réussi ton coup. Je suis vaincu, je suis à terre. Sans aucune envie de me relever. C'est de Claire dont j'ai besoin, tu comprends ? Je suis en manque d'elle.

Si je ne me retenais pas, je sauterais dans ma voiture et à fond sur la nationale. Jusqu'à toi. Me jeter dans tes bras. T'embrasser à en perdre le souffle. À en perdre la vie. Ah ton corps nu que je lèche, que je caresse. Partout. Partout. Être en toi. Te sentir à moi. Et jouir, jouir. Ah ma Claire, ma folie, mon ivresse !

Sois sans crainte, je tiendrai ma promesse de ne rien ajouter au scandale. De toute façon, je ne pourrais pas prendre le volant dans l'état où je me trouve. Ah Claire ! Ton odeur m'imprègne encore.

Long silence

Je l'appellerai demain. Ne serait-ce qu'entendre sa voix. Je ne sais pas si sa fille est encore là. Elle me déteste. Elle n'a pas tort. C'est à cause de moi qu'ils ont chassé sa mère, ces monstres. À cause de moi. On ne couche pas avec un curé. À moins d'être une pute. Il va falloir qu'elle déménage, maintenant que tout le monde est au courant.

Je dois l'aider, un peu, le temps qu'elle se retourne. Je ne gagne pas grand chose mais je ne dépense presque rien. Demain, je lui proposerai mon aide. À condition qu'elle décroche son téléphone.

Les ragots vont me rattraper, c'est sûr. On va m'épier. Gare à la moindre femme qui passera ma porte. Même si je suis irréprochable, je n'éviterai pas les soupçons.

Il se mets à chanter l'air de la calomnie du Barbier de Séville.

C'est d'abord rumeur légère
Un petit vent rasant la Terre
Puis doucement, vous voyez calomnie
Se dresser, s'enfler, s'enfler en grandissant
Ah, cet air ! À vous donner des frissons.

Il reprend son chant qu'il monte en puissance.

Le mal est fait, il chemine, il s'avance
De bouche en bouche il est porté
Puis rinforzando, il s'élance
C'est un prodige en vérité
Mais enfin rien ne l'arrête
C'est la foudre, la tempête
Mais enfin rien ne l'arrête
C'est la foudre, la tempête

Je ne suis pas un fan d'opéra, comme mon frère François.
Mais le Barbier de Séville, j'en suis friand.

Si quelqu'un est dehors, il va me prendre pour un fou.
Chanter de l'opéra à minuit passée...

Il n'empêche que ma voix est toujours juste. Et puissante.
Dans les offices, je me passe de micro, ça impressionne
l'assemblée. Ce n'est pas une voix d'eunuque, ça, Madame. (*Il rit de sa plaisanterie*). De plus, je ne me débrouille pas trop mal
à l'orgue.

Ceux qui ont entendu ma chorale de Mercy-les-Monts,
savent que je ne suis pas le dernier des derniers en matière de
musique. Bach, Palestrina, Pergolèse... du bonheur à l'état pur.

Mais je ne pouvais pas diriger les choristes en étant à l'autel. Céline aurait pu prendre ça en main. Une jeune prof de français dans une école privée. Elle en avait la compétence. Il aurait fallu qu'elle sorte une bonne fois de sa dépression chronique.

Je devrais peut-être me remettre à l'orgue. Pour le plaisir. (*Il pianote dans le vide*). C'est un peu rouillé mais ça devrait revenir vite. François m'enviait de faire du piano. Je ne le vois plus souvent, depuis qu'il est allé se perdre en Auvergne. Une seule fois je suis passé le voir. Pour son mariage. Il tenait absolument à ce que ce soit moi qui célèbre à l'église. C'est tellement émouvant de marier son frère ! Avec sa Marinette, une gamine. Dix-huit ans et des taches de rousseur. Je crois qu'ils sont heureux.

C'est le Séminaire qui m'a éloigné de lui. Je ne rentrais qu'aux vacances scolaires. Il ne me l'a jamais reproché, mais je sentais bien qu'il désapprouvait mon choix. À cause de ça, on a perdu notre complicité. Je ne pouvais pas imaginer que ça nous éloignerait autant.

Mon père non plus n'était pas content d'avoir un futur curé dans la famille. Quand on lui parlait de moi, il disait : « Ça lui passera. » Je l'ai su par ma grand-mère. Elle, c'était un autre refrain : « Tu devrais laisser cela aux laiderons qui ne trouveront pas femme. » Ce qu'elle m'agaçait avec ce genre de réflexion mais on s'entendait bien. Son rire c'était comme un gloussement. (*Il essaie d'imiter son rire.*)

Seule, ma mère était aux anges. Pour elle, avoir un enfant prêtre, c'était une bénédiction du Ciel. Je ne sais pas trop jusqu'où elle m'a influencé. Toutes ces vies de saints en bande dessinée qu'elle m'offrait à la moindre occasion. François d'Assise, Clotilde, Charles de Foucault, Monsieur Vincent, Don Bosco et tant d'autres que je garde toujours dans un carton. Pendant que François, lui, se payait des « Kit Carson » avec son argent de poche. Que je lisais en cachette. Deux formes d'héroïsme mais pas de même nature. À la primaire, l'héroïsme de mon frère m'arrangeait bien. Toujours prêt à la bagarre pour me protéger. C'était sa fierté. Je crois bien en avoir un peu abusé. Mais je le payais en retour, en le laissant m'entraîner dans ses jeux de casse-cou. Quand on dévalait l'ancienne carrière à vélo. Quand on grimpait jusqu'aux plus hautes branches des grands arbres du parc. Et nos batailles dignes des westerns, à coup de carabines à plombs. La seule règle était d'éviter le visage. En été, ça cinglait fort notre poitrine et nos bras nus, et je n'étais pas le moins habile au tir. Il fallait voir sur nos corps les impacts bleuissants ! De quoi nous rassurer sur notre virilité. Ah ces jeux d'un autre temps ! Nos parents ne pouvaient même pas imaginer. On aurait pu se tuer cent fois. Que des idées de François.

On se téléphone de temps en temps. Un peu moins depuis la mort du père. Il a sa menuiserie qui l'occupe énormément. Et puis son mandat de conseiller municipal. Et ses deux gosses aussi, que je n'ai pas vus grandir. Moi, je ne lui raconte rien.

Surtout pas mes soucis d'aujourd'hui. Pour m'entendre dire :
« Change de métier. »

Quand j'étais plus jeune, il m'arrivait de me flageller. Avec un martinet. (*Il mime les coups de martinet*) Coupable de mauvaises pensées. Vlan ! Et de masturbation. Re-vlan ! Me punir de mes péchés. Mais aujourd'hui, je ne ressens aucune culpabilité. Vraiment aucune. Je n'envisage pas non plus de quitter la prêtrise. Peut-être par manque de courage. Mais c'est ma vie. Je n'en ai pas d'autre.

Monsieur le Vicaire général aurait sans doute voulu entendre un repentir. Pouvoir dire au père évêque que je ne succomberais plus. Allez vous faire foutre ! Je ne suis plus un gosse. J'ai passé l'âge d'être réprimandé. Je n'ai pas toujours accompli les tâches qu'on m'a confiées ? Et sans jamais me plaindre. Où vous cachez-vous, messieurs de l'évêché, quand on a besoin d'aide ? Je ne vous ai pas demandé de me nommer à Ferneuil. Ma paroisse en ville me convenait parfaitement. J'avais mes habitudes. Messes, confessions, baptêmes, communions, mariages et enterrements. La routine, quoi. Je me sentais utile. Et respecté.

Il y avait aussi la maison de retraite de mon secteur. On m'y attendait. À part le vieil Alphonse qui ne supportait pas la calotte. Un sacré anarchiste, celui-là, avec une voix de stentor. « On n'a pas besoin de vos bondieuseries. Laissez-nous crever en paix ! » Ce vieil Alphonse. À part lui, tous les résidents

attendaient ma visite. Mais il ne fallait surtout pas que je m'attache. La mort était trop présente.

Souvent je repense à Mamy Roselyne, c'est comme ça que tout le monde l'appelait. Même grabataire, elle continuait de plaisanter. Une source de bonne humeur au milieu des grincheux. À nous faire oublier nos petites douleurs. Quand j'ai célébré ses funérailles, je n'ai pas pu retenir mes larmes. J'avais beau me répéter qu'elle avait atteint l'âge de mourir, ça ne me consolait pas.

Les enterrements sont vraiment nos obligations les plus pénibles. Ce n'est pas pour rien qu'aujourd'hui la plupart de mes confrères s'en déchargent sur des laïcs. En ville, j'étais moins atteint, je connaissais rarement le défunt. Mon empathie s'arrêtait à quelques paroles de réconfort aux familles. Sauf quand il s'agit de jeunes. Vingt ans ou moins. Là, je n'arrive pas à l'accepter. Avoir si peu vécu. Si tu as la foi, tu peux toujours te dire qu'ils sont heureux là-haut. « Dieu les accueille en sa demeure. » Mais si tu doutes, tout s'effondre. J'essaie de ne jamais douter mais parfois ça s'insinue sans que je l'aie vu venir. Alors je me raccroche aux psaumes : “Le Seigneur est mon berger, je ne manque de rien.“ Pourvu que ce soit vrai dans l'au-delà, parce qu'en bas... ce n'est pas la joie.

Je devrais arrêter de boire. Demain, je vais ressembler à un vieux parchemin.

<i>// chantonne :</i>	Que sont mes amis devenus Que j'avais de si près tenus
-----------------------	---

Et tant aimés
Ils ont été trop clairsemés
Je crois le vent les a ôtés
L'amour est morte

Que des pions. On n'est que des pions. Déplacés au gré... au gré de quoi, d'ailleurs ? Toujours recommencer. Perdre tous ses repères. Tenter d'en retrouver. Je n'ai aucune envie de défaire mes cartons. Les papiers peints de la cuisine sont à hurler. Et ça pue le mois.

Je parie qu'à Ferneuil, ça se congratule de m'avoir viré. Ils n'ont pas supporté que je remplace leur ancien curé. Le beau mec aux yeux clairs, sur sa moto pétaradante. Qui fait du ski en hiver et qui mangeait à tous leurs râteliers. C'était tellement plus simple avec l'ami Jérôme. Rigolades et tutoiement. Il avait su leur plaisir. Bravo. Moi je n'ai pas son physique ni sa licence en psychologie. Je suis banal, moi. Je ne copine pas et j'ai de l'estomac.

C'était une raison pour me dénoncer ? Et anonymement. Une lettre à l'évêché signée : des paroissiens scandalisés.

“Malheur à ceux par qui le scandale arrive !“

Et merde !

Je n'ai pas choisi d'être attiré par Claire. Je n'ai pas résisté, c'est vrai, mais certains troubles ne sont pas maîtrisables. C'est comme un engourdissement de l'esprit. Et de la volonté.

Je suis certain que la majorité de ceux qui me condamnent ont eu des relations extra-conjugales. Ma faute n'est pas plus grave que la leur. Hypocrites !

J'ai senti comme une régénérescence du cœur. Comment refuser un appel à vivre ? Moi qui n'étais qu'une ombre. Claire aussi se mourait. Elle avait un urgent besoin d'être désirée.

Ô Claire ! Claire ! (*Il répète son prénom, le chuchote, s'en gargarise.*)

J'avais tenu dix ans. Dix ans sans femme. Dix ans de plaisirs solitaires. Un siècle de morosité. Et mon vieux confesseur qui m'exhortait à dire un Notre Père à chaque montée de mes envies. Lui, il utilisait la prière pour chasser ses démons ? En tout cas, elle n'a pas empêché son cancer des testitules.

Je dois avouer que je n'ai pas toujours eu envie que Dieu m'empêche de succomber.

Brigitte. Edwige. Claire.

Aimer une femme, ce n'est quand même pas un crime. Tout ça à cause de Saint Bernard. Il avait sûrement raison de réformer les mœurs du clergé. Mais la chasteté imposée à tous... Saint Pierre était marié, que je sache. Ça ne l'a pas empêché de devenir le premier évêque de Rome. C'est vrai, quoi ! Et qui nous dit que le Christ et Marie-Madeleine... ? Stop ! Pas de débat à ce sujet, ça nous entraînerait trop loin. Tout de même, avec l'œcuménisme, j'ai un pincement au cœur quand je côtoie des pasteurs protestants avec leur épouse. Ou des prêtres orthodoxes. Je serais sans doute moins

malheureux si j'avais une famille, des enfants, un chien qui court dans le jardin.

Il faut que je mange quelque chose, à cause de mes aigreurs.

J'ai peut-être le droit de rêver à une vie normale, non ? Je sais bien, c'est un peu tard. Je n'ai jamais voulu être moine, moi.

Il revient avec un saucisson et un couteau tranchant, s'installe et mange en débitant ses souvenirs.

Je ne connaissais rien du monde ouvrier quand ils m'ont nommé aumônier de la JOC. C'est ainsi qu'ils procèdent : par déracinement systématique. En même temps que vicaire à Sainte-Anne. Pas l'hôpital parisien, non. Une paroisse en ville, dans un quartier populaire. Mes condisciples du Séminaire n'avaient pas tous des parents aisés, loin de là, bien que le coût de la pension soit élevé, mais aucun fils d'ouvrier sur les sept que nous étions en Terminale. Mon père disait : « Tous les prolétaires sont des bouffeurs de curés. » C'est quelque peu excessif et lui, je ne l'ai jamais vu accompagner ma mère à la messe. Le jour de ma communion solennelle, il s'est même arrangé pour tomber malade. Mais à l'heure du repas, comme par miracle, il se sentait déjà mieux.

C'était Cédric mon meilleur copain de classe. Il faisait mon algèbre, moi ses dissertations. J'ai passé un été dans la ferme de ses parents, au nord du département. C'était bien agréable de se baigner dans la rivière qui passe sur leur propriété. Avec

leur chien, un bâtard tout fou. Mais il fallait aussi aider. Les moissons, je m'en souviendrai toute ma vie : tendinite et lumbago. Le quotidien des paysans, très peu pour moi. On m'a dit qu'il a repris la ferme familiale. Marié à une cousine et une ribambelle de gosses. Ça lui va bien.

Les parents du gros Gérald, eux, élevaient des vaches laitières. On s'entendait bien, sans plus. Au foot, on préférait l'avoir dans notre équipe plutôt qu'en face. Un vrai bulldozer. Je l'ai recroisé, il y a quelques années. Il ne m'a pas reconnu, Dieu merci. Parce qu'il a, paraît-il, viré à l'extrême-gauche. Technicien et célibataire aigri. Ou divorcé, je ne sais pas trop.

Et puis Gilbert, l'heureux homme, qui a trouvé une porte de sortie sans renoncer à sa vocation. Tombé amoureux fou d'une jeune Roumaine, voisine de ses parents, il a quitté le Grand Séminaire six mois avant d'être ordonné, lui qui rêvait d'être prêtre. Il espérait tellement que le Vatican se déciderait à abroger la règle du célibat ! Mais les vieux cardinaux qui composent la curie romaine bloquaient et bloquent encore toute avancée dans ce sens. Alors Gilbert s'est marié et a rejoint la communauté orthodoxe de sa femme. Pendant un temps, il passait me voir régulièrement, et me faisait part de ses découvertes : les icônes, l'encens, la polyphonie... Tout le ravissait. Alors il a appris le roumain, est devenu lecteur, puis diacre et enfin prêtre cinq ans plus tard, en plus de son travail de brancardier et de sa vie de famille. J'ai failli lui rendre visite lorsqu'il a été nommé recteur d'une petite paroisse dans la

Creuse. Je n'en ai pas eu le courage. Trente ans ont passé et je ne me décide toujours pas. Peut-être par peur des regrets de n'avoir pas suivi son exemple. Peut-être. Mais changer de traditions, ce n'est pas pour moi.

Il y avait aussi Jean-Philippe, mais celui-là, j'aurais préféré l'oublier. C'est à cause de dégénérés comme lui qu'on est tous soupçonnés de pédophilie. Vingt-trois de ses victimes ont déjà été recensées mais combien n'oseront jamais se faire connaître ?

J'aimerais comprendre ce qui pousse quelqu'un à agir ainsi. D'où peut venir ce genre d'attrance ? Et pourquoi n'a-t-il pas résisté ? Ces actes criminels, qui se répètent encore et encore. Comme une addiction. Mais là il s'agit d'enfants, nom de Dieu !

Dans nos échanges et dans nos jeux, Jean-Philippe n'avait rien d'un pervers. Aucune obsession sexuelle différente des nôtres. Du moins, à ma connaissance.

Nos travers sont-ils inscrits en nous ? Ou bien sont-ils la conséquence des déséquilibres de nos vies ? Si je n'avais pas connu l'amour des femmes, est-ce que j'aurais chercher l'assouvissement dans des relations interdites ? L'idée me fait frémir. Franchir la ligne et se laisser glisser. « Je suis gentil avec eux, je ne les force pas. Ils aiment mes caresses, ils y prennent même plaisir... ». C'est si facile de justifier l'injustifiable. « Et puis, les expériences sexuelles font grandir. Le viol, c'est quand il y a pénétration forcée, non ? »

Les médias ont relaté l'assassinat de Jean-Philippe dans sa prison. J'hésite à l'avouer : j'ai éprouvé comme un soulagement.

Mais je voulais parler de Brigitte et je me suis égaré dans mes souvenirs.

Brigitte. Ma première folie. C'était mon premier poste : aumônier de la JOC. Ils étaient une douzaine, garçons et filles. Leur engagement chrétien, c'était du solide. Ils en faisaient un combat social. Lutter pour la justice, au nom du Christ. Ça me perturbait. Je n'avais jamais envisagé ma foi de cette façon. À les entendre, les prêtres auraient dû travailler en usine, au milieu des ouvriers. Les quelques-uns qui avaient pris ce chemin faisaient leur admiration. Moi, je tempérais : « C'est en restant sur la rive qu'on peut aider ceux qui se noient. » Mais ce genre d'argument manquait de conviction et d'honnêteté. Quand ils reprochaient à l'Église de ne pas remplir sa mission auprès des plus démunis, je dois reconnaître que leur critique était fondée. De là à affirmer que Jésus avait été le premier communiste... Je n'ai pas lu « Le Capital » mais le marxisme ne fait pas partie de l'enseignement du Maître, que je sache.

J'en arrive à Brigitte mais je dois retrouver le contexte. Et puis, je n'avais jamais évoqué tout ça. C'est normal si je m'égare un peu. Quand on ouvre le robinet, c'est difficile de le refermer. Toutes ces images qui reviennent, et ces sensations.

Ma chambre-bureau n'était pas immense mais je m'y sentais chez moi. Avec les trois autres prêtres qui cohabitaient

à l'étage, je partageais une vie semi-communautaire. J'étais libre mais pas seul, comme je le serai dans mes paroisses suivantes.

Dans le cadre de mon sacerdoce, jamais je n'ai connu de périodes plus exaltantes que celle passée avec mes jeunes travailleurs. Métallurgie pour les uns, textile pour les autres. À nos réunions, personne ne manquait. Ils avaient tous besoin de se retrouver. Je leur lisais l'Évangile du jour et on réfléchissait ensemble sur son application au quotidien. Puis vêpres chantées à la chapelle. C'était joyeux et grave à la fois. J'enviais leur maturité et leur franchise. La plupart d'entre eux s'ouvriraient à moi sans détour, m'ayant choisi comme directeur de conscience. Pour moi qui sortais à peine de mes livres de théologie, l'écart était vertigineux. Brimades, accidents, appels à la grève, licenciements... Je découvrais la brutalité d'un monde tellement éloigné du mien.

Mario. Mario était incapable de se contrôler. Toute injustice le faisait exploser. L'éternel révolté. Le défenseur de l'opprimé. Ça lui avait valu deux mises à pied, sans pour autant le calmer. À mes incitations à l'apaisement, il opposait la colère de Jésus contre les marchands du Temple, avant de rire comme un enfant de cette comparaison audacieuse. Un être sans malice qui s'enflammait par excès de cœur.

La petite Nathalie s'était attachée à lui. Mince et le visage triste, elle sortait d'un foyer et travaillait comme couseuse. Notre dernière recrue, amenée par Brigitte qui l'avait repérée

dans son atelier et prise sous son aile. Un phénomène, cette Brigitte. Tout le contraire de Nathalie. Rondelette et pleine d'énergie. Son rire trop bruyant et son langage un peu vulgaire m'avaient gêné un temps. Le premier mois seulement. J'ai vite perçu derrière la façade un esprit vif et un grand cœur. De là à imaginer qu'elle allait devenir ma maîtresse pendant deux ans !

Quand j'ai pris ma fonction, elle avait vingt-deux ans et habitait un appartement au centre-ville. Deux pièces minuscules et wc sur le palier. Je prenais la succession d'un vieil aumônier qui n'était plus en mesure d'exercer, hormis dans une communauté de religieuses retraitées. Aux yeux du groupe de jocistes qui m'était confié, j'avais l'avantage de l'âge, proche du leur, et mon enthousiasme était intact. Brigitte a été la première à me choisir comme confesseur et ses visites se faisaient fréquentes. Nous passions des heures à échanger sur nos lectures. Je lui ai fait découvrir Jean Sulivan, un prêtre écrivain qui osait tout. « *Le bonheur des rebelles* » est devenu son livre de chevet. Avec elle, je me sentais vrai, je laissais mon masque dans un tiroir. Mais cette promiscuité était de plus en plus troublante. Brigitte, si simplement femme. Sa poitrine si présente quand elle se passionnait. Ou qu'elle riait. Émoi furtif que je voulais sans importance. Mais l'image me poursuivait bien après son départ et je me surprenais à caresser mon sexe.

Long silence. Les larmes lui viennent.

Tout ça me renvoie à ma mère. Sa maladie et tout. On ne profite jamais assez de ses parents. On les croit immortels.

Ils tenaient une petite épicerie. Je passais les voir chaque semaine, le jour de la fermeture. Pour monter l'escalier, j'attendais d'entendre les douze coups de leur carillon Westminster. Un rituel immuable. Comme sa blanquette de veau. J'avais eu le malheur, par politesse, de dire à ma mère que j'adorais sa blanquette. On ne se méfie jamais assez de ceux qui veulent nous faire plaisir. À présent j'y pense avec nostalgie. Pauvre maman. Mon père, lui, pestait toujours après le gouvernement (*imitant son père*) « qui vous chie des réglementations sans rien connaître à la gestion d'un commerce ». Il descendait faire sa comptabilité et moi je passais une petite heure seul avec ma mère. Nous échangions peu de choses. Des banalités. Le temps passait trop vite. (*imitant sa mère*) « Tu devrais aller voir ta grand-mère ». Et puis : « Tu pars déjà ? »

J'ai perdu pied quand je l'ai vue à l'hôpital, dévorée par son cancer.

Seule Brigitte pouvait comprendre ma douleur. J'ai frappé à sa porte. Elle m'a serré contre elle, j'ai pleuré. Longtemps.

Il pleuvait sur la ville quand j'ai rejoint le presbytère. La nuit était douce. J'avais faim. Faire l'amour m'avait redonné vie. Rien ne peut remplacer le corps d'une femme, la douceur de sa peau, la chaleur de son ventre. Ses mains qui

m'emprisonnent, nos souffles qui se confondent, nos sexes qui fusionnent. Embrasement d'éternité.

Pourquoi veulent-ils nous priver du bonheur d'être homme ?

Je m'en suis voulu vis-à-vis de ma mère. Pour elle, les prêtres n'étaient pas des êtres ordinaires, elle les coiffaient d'une auréole.

L'amour humain, reflet de l'amour divin. Je l'affirme chaque fois que je célèbre un mariage. Quelle mascarade !

C'est Brigitte qui m'a quitté. Elle s'est efforcée de le faire en douceur et moi j'ai hurlé de douleur. Entre nous cela ne pouvait pas durer, je le savais. Je refusais de l'admettre. Je n'avais à lui offrir que des échanges clandestins. Des moments volés. Ne jamais se montrer en public. S'étreindre à la va-vite. Toujours mentir.

L'homme qu'elle a épousé est dans l'humanitaire. Je l'aurais voulu sans charme, la concurrence était trop sévère. Je n'avais ni sa force de caractère ni son courage. Je dois reconnaître que Brigitte était pour lui la compagne idéale. Active comme lui. Généreuse comme lui. Me laissant très loin sur la touche.

Moi, je ne suis rien. Je ne suis qu'une ombre. Tout juste bon à remplir sans éclat les missions qu'on m'impose.

J'envie Gilbert et sa Roumaine. J'envie le père Guillaume d'être parti en Bolivie. Et moi, quel est donc mon rêve ? Quelle est ma réalité ?

À Ferneuil, je n'étais qu'un curé ordinaire, exaspéré de n'avoir jamais la paix. Le presbytère avait été conçu pour

plusieurs prêtres. C'était avant la désertion des églises et l'invasion des laïcs. Les pièces du rez-de-chaussée leur étaient à présent réservées. Pour les réunions, le catéchisme ou les préparation au mariage. Je ne m'étais jamais opposé à ce qu'ils nous secondent dans les paroisses mais le pouvoir ne se partage pas. Ni le territoire. Ils ne respectaient pas même l'heure de ma sieste et trouvaient ma mauvaise humeur inconvenante. Indigne d'un homme de Dieu. S'ils avaient pu confesser et dire la messe à ma place, ils m'auraient volontiers mis au rebut.

Mais le lundi après-midi, Claire était là.

Je l'attendais dans la cuisine pour partager un café. Le sevrage avait trop duré, j'étais prêt à replonger, me retenant de prier Dieu. Non pour éloigner la tentation, au contraire : pour qu'il ferme une nouvelle fois les yeux.

Pourquoi ne s'est-elle pas refusée ? Je ne l'ai pas forcée. J'étais gauche et ridicule dans mes tentatives de frôlement devant l'évier. - « Non, Claire, laissez la vaisselle, ce n'est pas à vous de la faire. » Sans doute était-ce une renaissance pour elle aussi. Une folie pour elle aussi. Entre l'envie et le moment où tout bascule, il y a le corps. Une implosion de tous les sens. L'incongruité du contact devient une évidence. Le danger pourtant d'être découvert. Nos vêtements fripés, nos lèvres rouges et gonflées, notre essoufflement, nos regards fuyants... Qu'importe. L'instant, rien que l'instant.

Claire, ma douce. Ma rousse Claire, ma brûlure. J'ai mal de ton absence.

Rien ne nous prépare à la dévoration de nos chairs.

Je hais la chasteté. Je hais ce que je suis. Je hais ma vie.

Je dois aller pisser. Tout ce vin que j'ai bu.

Il se lève et disparaît au wc. Puis il revient.

J'ai vidé ma dernière bouteille d'Épineuil, le vin préféré d'Edwige.

Elle, c'était différent. Pas vraiment de l'amour, plutôt de la complicité. Elle était belle. Et intelligente. Et ambitieuse. Quelle tragédie pour elle que la perte de sa motricité ! Elle a couru les médecins, en Suisse, au Canada. On ne stoppe pas l'irréversible. Se sachant condamnée, elle s'est rapprochée de la religion, à la recherche d'une consolation. Espérait-elle un miracle ? Je savais ses moments de désespoir profond, seule depuis le départ de son compagnon. Elle n'aurait pas voulu lui imposer sa déchéance. C'est du moins ce qu'elle répétait. Elle disait aussi : « Heureusement que nous n'avons pas eu d'enfants. » Je lui portais la communion chaque dimanche. Je prenais le temps. Je devenais le confident de ses larmes silencieuses. Elle voulait rester belle, aussi longtemps qu'elle le pourrait. S'excusait de retoucher son maquillage. Moi je m'efforçais d'être enjoué. La faire sourire. Boire avec elle un verre de vin. Ce bourgogne qu'elle préférait.

Elle a serré ma main très fort et dans un murmure : « Faites-moi l'amour. L'amour une dernière fois. » Le ton n'était pas

suppliant. Réfléchi plutôt. Je restais hébété. Nos visages si proches. J'ai posé mes lèvres sur ses lèvres entrouvertes. Désirable malgré son état. Heureuse de l'être encore. Rien qu'un baiser, ce dimanche-là. Plus troublant que tous les baisers. Je n'ai pas dormi cette nuit. J'aurais dû fuir, me cacher derrière ma fonction. Je n'en avais ni la force ni l'envie. Pourquoi lui refuser ? Mais ce n'était pas par compassion que je cédais. Le lendemain, je la portais de son fauteuil au lit. Et chaque semaine durant trois mois. Je me découvrais capable d'une infinie tendresse. L'émotion m'inondait. Et lorsque je jouissais en elle, elle me serrait si fort, en murmurant des paroles que je ne comprenais pas.

Je l'ai accompagnée au long de ses derniers mois, elle ne voulait que moi à ses côtés.

Cette relation-là, je ne l'ai pas confessée. Elle n'appartient qu'à moi. Elle n'appartient qu'à nous. Elle est sans tache. En demander pardon à Dieu serait douter de sa bienveillance.

J'aurais voulu mourir avec Edwige. M'envoler. Disparaître.

Laisser mon corps pourrir avec le sien.

Mais je n'aurais pas connu Claire.

La brûlure de mon désir.

La souffrance de son absence.

La sexualité rend-elle tous les hommes esclaves d'eux-mêmes ?

“Si ta main droite est pour toi une occasion de chute, coupe-la et jette-la loin de toi.”

Il prends le couteau en main.

Je dois annihiler mes obsédants besoins. Trancher ce qui me fait chuter. Ne garder que la blessure. Et l'horrible solitude.

Musique de grandes orgues.

Noir.